

HERVÉ KEMPF

Que
crève le
capitalisme

CE SERA LUI OU NOUS

SEUIL

QUE CRÈVE
LE CAPITALISME

HERVÉ KEMPF

QUE CRÈVE
LE CAPITALISME

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-146144-2

© Éditions du Seuil, septembre 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« Ôôôôôô, quelle violence ! Quelle faute de goût, quelle brutalité, quelle horreur ! Ne peut-on pas s'exprimer, euh, paisiblement, raisonnablement, entre gens de bonne compagnie ? Mais là... pouah... »

Que crève le capitalisme, mes amis ! Que crève cette baudruche immonde, ce monstre stupide, cet ivrogne insatiable, ce meurtrier insensible, ce violeur impénitent, cette ganache ventripotente, ce concept délirant, cette histoire subclaquante, mais oui, qu'il crève, ce fatum puant, ce cauchemar de toxicomane, qu'il disparaisse, le capitalisme, corps malade éventré des plaies de la Terre, ver immonde qui ne survit que de l'anéantissement de la vie, tumeur métastatique, élixir trompeur des rêves impossibles, virus mortifère, gredin, chenapan, criminel, boudin gras et suintant, bulldozer métallique et sans pitié, cyber caché et pervers, qu'il crève, et que vivent les sans-abri, que dorment les sans-logis, que se rassasient les affamés, que coure le léopard, que transpire la jungle, que sourie la mère, que vive enfin le monde, que l'horizon s'éclaire, que la lumière revienne, que se lève un avenir qui ne serait pas de catastrophe, de chaos, d'étouffement, de lutte pour une survie misérable, que vive enfin l'humanité libérée des rets tentaculaires de l'argent qui veut décider de tout.

Que crève le capitalisme pour que nous vivions. Titubants, comme l'alcoolique désespéré de savoir se détruire et qui pourtant reprend un verre, groggy, vapoureux, nous avançons dans le brouillard de la consommation en sachant qu'il détruit tout et pourtant incapables de dire stop, d'arrêter, de bifurquer, addicts au dernier, au dernier, pour la route, la route qui conduit à l'abîme.

Que crève le capitalisme, que finisse cette histoire qui eut son aube, son aurore, sa jeunesse, sa maturité, ses tournants, ses phases folles, criminelles, énergiques, créatives, et qui maintenant n'est plus que mécanique absurde, vampirique, qui ne peut maintenir l'apparence du normal qu'en suçant à l'os la peau et la chair et les nerfs et le cœur de la Terre, et des humains qui tentent, comme depuis un million d'années, d'y vivre, simplement.

Que crève le capitalisme, mes amis, et n'ayez crainte de préférer l'imprécation interdite pour qu'en leurs palais moroses les puissants incertains voient se fissurer leur monticule de papier, pour qu'en leurs tours phalliques les spéculateurs sentent le souffle du cyclone, pour qu'en leurs prisons dorées les opulents tremblent d'appréhension, n'ayez crainte de leur pouvoir évanescent, de leurs alibis sans valeur, de la peur qu'ils distillent, n'ayez crainte de l'avenir. Et que crève le capitalisme pour que s'ouvre le monde nouveau, le monde d'une humanité réconciliée avec le cosmos.

La transformation écologique du monde se poursuit à une vitesse sidérante. Le changement climatique fonce comme un troupeau de bisons lancés au galop, menaçant de tout dévaster sur son passage. Et nous continuons à tergiverser, soupeser, évaluer, fixer des objectifs à 2050, ratiociner, pendant que les nuées de la furie se rassemblent à l'horizon.

Ce livre est une interpellation dont le sens profond pourrait effrayer son auteur s'il ne savait que la poursuite de l'entre-deux actuel n'était pas plus effrayante encore.

Il y a près de quinze ans, dans *Comment les riches détruisent la planète*, j'ai expliqué l'articulation essentielle de la crise sociale, résumée dans la montée des inégalités, et de la catastrophe écologique, démontrant qu'il n'était pas possible d'éviter celle-ci si on ne résolvait pas celle-là.

Mais, si le mouvement social et le mouvement écologique se sont, en grande partie, transformés pour converger et ont commencé à nouer des alliances, du côté des puissants, des dominants, de l'oligarchie, rien n'a vraiment changé. Pis encore, comme on va le montrer dans ce livre, la classe dirigeante s'est arc-boutée, s'engageant dans la foulée de l'ébranlement financier de 2008-2009 sur un nouveau chemin de radicalisation du capitalisme, niant la nécessité du changement et montant

les pièces d'un apartheid planétaire. Nous sommes arrivés à un moment de l'Histoire où c'est eux ou nous. Il ne s'agit plus de convaincre les dominants, mais de détruire leur système de domination. Il s'appelle le capitalisme, et le capitalisme doit s'effondrer si nous ne voulons pas que l'équilibre de la biosphère s'effondre, et si nous voulons préserver les chances d'une société humaine en paix et assurant la dignité de ses membres.

Dire que le capitalisme a une histoire signifie qu'il a un début et une fin. En tant que phénomène historique, cette forme particulière d'organisation sociale va disparaître pour laisser place à une autre forme. Les historiens en situent le début au ^{xvi}^e siècle. La fin, on peut maintenant l'envisager. Elle ne va pas advenir d'un coup, comme la mort d'un organisme vivant, mais selon un processus continu et prenant un certain temps, qui n'est prévisible qu'en partie, même si des trajectoires possibles se dessinent. Des scénarios cruciaux ont notamment été établis par le Giec (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat) : ils mettent en rapport les projections de la hausse des émissions de gaz à effet de serre et de celle du réchauffement de l'atmosphère moyenne. La traduction de ces trajectoires en évolutions concrètes de la société dépend de celle-ci, c'est-à-dire que nous sommes collectivement maîtres de notre destin. Nous pouvons influencer le processus, il n'a pas un chemin tout tracé.

En termes politiques, on peut traduire les cas extrêmes de ces scénarios en deux pôles : l'un est celui d'une société sobre, ayant rétabli l'équilibre avec la biosphère (le climat étant considéré comme le marqueur d'un comportement écologique général), l'autre est celui d'une société ayant laissé les émissions atteindre un niveau si élevé que le réchauffement rend la vie humaine (notamment) extrêmement pénible¹. Ces deux

pôles représentent, l'un une société ayant largement résolu le déséquilibre fondamental des inégalités entre les humains et se trouvant en paix, l'autre une société en proie au chaos violent provoqué par la lutte incessante pour s'approprier les ressources dans un monde livré à la fournaise. Entre ces deux pôles s'étend une gamme de situations possibles, et il dépend de notre action que la réalité approche telle ou telle branche de l'alternative.

Chacun de ces pôles est l'aboutissement de la logique suivie par une configuration particulière d'intérêts. Autrement dit s'exprime ici un conflit que l'on doit assumer, en considérant que certains ont intérêt à aller vers le pôle désastreux et qu'ils entrent en lutte avec ceux qui veulent aller vers le pôle harmonieux. Il faut cesser de croire que tout le monde veut aller vers le pôle harmonieux : cela implique de tels changements que ceux qui profitent de forts avantages actuellement ne sont pas prêts à les abandonner au nom de l'intérêt général.

Il y a des gens qui ne veulent pas que ça s'arrange, et il faut définir les stratégies pour les empêcher d'orienter la décomposition du capitalisme sur une voie néfaste. C'est pourquoi la question stratégique est aujourd'hui centrale pour le mouvement écologique, pour le mouvement émancipateur, et en fait simplement pour toutes les femmes et tous les hommes de bonne volonté. L'écologie est l'enjeu politique central des premières décennies du XXI^e siècle.

La catastrophe a commencé

Il y aura des moments de calme, des périodes de pause, des îlots de sérénité. Il en existe toujours au milieu des catastrophes : le pays n'était pas uniformément à feu et à sang durant la guerre de Cent Ans, nombreux étaient les coins de France ou d'Allemagne où l'on pouvait vivre à peu près normalement durant la Première Guerre mondiale, tout comme en Angleterre durant la Seconde. Rien, au demeurant, n'est plus trompeur que ces moments de calme, si on ne les saisit pas comme des chances pour rassembler son énergie dans le but de se préparer à la tempête qui vient. Car elle viendra, et partout : si des accalmies seront fréquentes, aucun lieu ne sera épargné par la catastrophe qui a commencé à déployer ses terribles menaces.

Des centaines de livres, de rapports, d'études racontent – souvent avec talent, toujours en s'appuyant sur des références scientifiques indiscutables – la catastrophe et ses conséquences envisageables : sécheresses, inondations, feux de forêt, montée des eaux, pandémies, invasions de nuisibles, érosion des sols, stress hydrique, tout cela entraînant déficits agricoles, famines, déstabilisation des États, mortalités dues à la chaleur, migrations de centaines de millions de personnes, chaos, guerres. Je ne détaillerai pas ici ce que j'ai aussi décrit dans

L'Écologie du XXI^e siècle
(direction d'ouvrage)
Seuil-Reporterre, 2020